Pensées orientale et occidentale : influences et complémentarité II

Études réunies par

Alicja Paleta
Dorota Pudo
Anna Rzepka

PENSÉES ORIENTALE ET OCCIDENTALE : INFLUENCES ET COMPLÉMENTARITÉ
II

PENSÉES ORIENTALE ET OCCIDENTALE : INFLUENCES ET COMPLÉMENTARITÉ
II

Études réunies par
Alicja Paleta, Dorota Pudo, Anna Rzepka

WYDAWNICTWO
KSIĘGARNIA AKADEMICKA

Cracovie

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut de Philologie Romane
de l'Université Jagellonne de Cracovie

Critique
Maciej Abramowicz (Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin), Urszula Dąmbska-Prokop (Université Jagellonne de Cracovie), Aurélia Dusserre (Université Marseille-Aix), Artur Gałkowski (Université de Łodź), Lila Ibrahim-Lamrous (Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand), Edyta Jabłonka (Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin), Kazimierz Jurczak (Université Jagellonne de Cracovie), Barbara Łuczak (Université Adam-Mickiewicz de Poznań), Jadwiga Miszalska (Université Jagellonne de Cracovie), Iwona Piechnik (Université Jagellonne de Cracovie), Corinne Pierreville (Université Lyon 3 Jean Moulin), Jacek Pleciński (École Supérieure de Philologie de Wrocław), Dario Prola (Université de Varsovie), Anna Sawicka (Université Jagellonne de Cracovie), Ewa Siemieniec-Gołaś (Université Jagellonne de Cracovie), Barbara Sosień (Université Jagellonne de Cracovie), Safoura Tork Ladani (Université d'Ispahan), Monika Woźniak (Université de Rome « La Sapienza »)

Rédaction scientifique
Alicja Paleta, Dorota Pudo, Anna Rzepka

Couverture
Tomasz Gawłowski

En couverture: Willem et Johannes Blaeu, Theatrum orbis terrarum sive atlas novus in quo tabulae et descriptiones omnium regionum editae a Giuljel. et Joanne Blaeu, Volume I, Amsterdam, 1640-[1645] (fonds de la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie)

© Copyright by individual authors, Cracovie 2021

ISBN 978-83-8138-394-3 (druk)
ISBN 978-83-8138-395-0 (on-line, pdf)
https://doi.org/10.12797/9788381383950

WYDAWNICTWO KSIĘGARNIA AKADEMICKA
ul. św. Anny 6, 31-008 Kraków
tel.: 12 421-13-87; 12 431-27-43
e-mail: publishing@akademicka.pl
Księgarnia internetowa: https://akademicka.com.pl

Table des matières

AVANT-PROPOS 7

LILIANA ANGHEL
Ecriture-reportage et vision impressionniste dans *Vers Ispahan*, de Pierre Loti 9

NATALIA CZOPEK
Panorama sociolinguístico de Timor-Leste 39

KATARZYNA DYBEŁ
Pierres précieuses – signe contesté de l'Orient dans le *Roman d'Eracle* de Gautier d'Arras (XII^{e} siècle) 57

JOLANTA DYGUL
La Persia di Carlo Goldoni 69

XAVIER FARRÉ
David Rokeah. De Leópolis a Palestina. La creación de un canon en su traducción al catalán 85

MARIA FILIPOWICZ-RUDEK
El difícil choque entre el Este y el Oeste en el nacer del nacionalismo gallego 101

JOANNA GORECKA-KALITA
Folle d'amour, folle de Dieu : la femme de Potiphar au prisme des cultures 115

MONIKA GURGUL
Il Tagikistan sovietico negli scritti di Bruno Jasieński e Ryszard Kapuściński 141

STANISŁAW JASIONOWICZ
Leopold Leon Sawaszkiewicz et Ignacy Pietraszewski à la recherche de l'identité orientale des Polonais 157

DOROTA PUDO
Le Maroc francophone en classe du FLE en Pologne : état des lieux et proposition didactique 179

CAROLE SKAFF
A la recherche de la modernité démocratique occidentale au Proche-Orient..... 201

MAŁGORZATA SOKOŁOWICZ
« Peut-être penserais-je autrement si j'étais polygame, mahométan et demi-sauvage ! » Le dialogue interculturel dans les *Tableaux Algériens* de Gustave Guillaumet..... 215

MONIKA SURMA-GAWŁOWSKA
L'immagine dell'Oriente nella Commedia dell'Arte sull'esempio di commedie e canovacci secenteschi scelti 231

DOROTA ŚLIWA
Les antithèses dans les « songes » de Mariam, la petite Arabe (1846-1878) 241

Index des noms de personnes..... 263

https://doi.org/10.12797/9788381383950.01

Liliana Anghel
Université de Bucarest
liliana.anghel@lls.unibuc.ro

Ecriture-reportage et vision impressionniste dans *Vers Ispahan*, de Pierre Loti

En 1899, à l'approche de la cinquantaine, Pierre Loti était un écrivain de renom, membre de l'Académie Française depuis 1891, admiré et respecté par un public très large et par l'élite intellectuelle de son pays.

Pourtant, le succès dans la carrière littéraire ne lui a pas épargné les jugements étroits de certains de ses supérieurs dans la carrière militaire, ni une période de disgrâce : en 1899, l'officier de vaisseau Julien Viaud (Pierre Loti, sous son nom de plume) était provisoirement mis à la disposition du ministre des Affaires étrangères et placé en congé hors cadre, sans solde. Selon les informations recueillies par Alain Quella-Villéger dans son livre *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, envoya Pierre Loti dans une « mission géographique et économique dans le sud de la Perse » (Quella-Villéger 1998 : 284).

Ce long voyage, d'abord à travers l'Inde (en 1899), ensuite à travers la Perse (en 1900), a été pour Loti une occasion de s'évader pour un temps des tracasseries administratives imposées par les adversités de sa carrière militaire, mais aussi de découvrir des lieux et des peuples lointains, d'une altérité surprenante et inespérée. Mais ce qui nous semble encore plus précieux pour la postérité, c'est le fait que ce

voyage lui a donné la chance d'écrire deux de ses plus beaux livres, *L'Inde (sans les Anglais)* et *Vers Ispahan*, publiés en 1903, respectivement et 1904.

Les deux livres s'inscrivent dans le domaine du reportage, parce que, bien que Loti ait été un voyageur à la recherche de lieux autres et d'émotions esthétiques inouïes, il est resté surtout quêteur d'authenticité. Pourtant, nous avons remarqué qu'à la différence du titre *L'Inde (sans les Anglais)*, où la portée politique anglophobe était évidente, pour le livre suivant, Loti préféra un titre plus neutre : *Vers Ispahan*.

Bien que ce voyage n'eût pas de but politique déclaré, il n'était sans doute pas une simple escapade touristique : Pierre Loti, écrivain reconnu, ayant acquis avec l'âge la discipline et l'endurance de l'officier de marine, mais aussi la finesse et les manières policées de l'académicien, était probablement le meilleur choix du ministre pour une mission diplomatique dans un pays si éloigné, si peu connu aux Européens, et certainement, non dépourvu de périls et de risques.

Alain Quella-Villéger affirme encore qu'à la fin du XIX^{e} siècle « la Perse n'est pas un territoire indifférent sur l'échiquier international : quatre pays y rivalisent d'influence ». Il s'agit de la Turquie, mais surtout de la Grande-Bretagne et de la Russie sur le plan économique et sur celui de l'infrastructure ; et de la France enfin, « dont l'apport est plutôt culturel, avec le privilège des fouilles archéologiques, le français comme langue officielle de l'enseignement laïque et une section de l'Alliance française à Téhéran depuis 1890 » (Quella-Villéger 1998 : 285).

La Perse que Loti découvre, à l'aube du XX^{e} siècle, est un pays de la simplicité rustique, sans chemins carrossables, ni voies ferrées, sans administration centralisée, ni sécurité garantie.

En commençant la lecture du livre *Vers Ispahan*, nous nous sommes demandé : pourquoi Loti a-t-il choisi la ville d'Ispahan, et non celle de Téhéran, pour l'inscrire au titre de son ouvrage ?

Dans cet article, nous essayerons de répondre à cette question, autant que de mettre en évidence le spécifique de l'écriture-reportage, doublée de la vision impressionniste de Loti.

Pour Loti, passionné coureur du monde et écrivain au talent pictural, l'empreinte du voyage ne pouvait subsister que par l'écriture, qu'il concevait comme une expérience capable de fixer à jamais les choses vues, les moments d'éblouissement ou d'ennui et les impressions charmantes ou répulsives ressenties devant la réalité.

En parlant du talent pictural de Loti et de sa fascination pour l'Orient, Alain Buisine affirme que « son bonheur descriptif consiste à atténuer les couleurs vives, pâlir les teintes voyantes, adoucir le plus possible les tons tranchés, fondre les contrastes, multiplier les effets de dégradé, casser les éclats lumineux » et qu'il est « avant tout, un grand décoloriste, en ce sens qu'il parvient à tendrement pastelliser et comme vaporiser [...] les polychromies les plus éclatantes » (Buisine 1988 : 97). En effet, la sensibilité picturale de Loti le faisait décrire toutes les nuances chromatiques du blanc, depuis la blancheur éclatante jusqu'au gris perle, ou à l'argenté, jusqu'à les transformer en pâleurs, en transparences et en douces tonalités. Le critique rapproche ensuite Loti de la peinture impressionniste qui, vers la fin du XIX^{e} siècle, « explorait de plus en plus systématiquement le domaine d'une optique paradoxale où le *rien à voir* fait justement toute la richesse du spectacle » (Buisine 1988 : 102). Loti était irrésistiblement attiré, tout comme les peintres impressionnistes, par les changements dans la nature « selon la lumière, le climat, le mois, l'heure, autant d'agents dont l'effet est de dissoudre les contours des choses, d'effacer tout ce qui définit et immobilise » (Cassou 1984 : 833). Dans *Vers Ispahan*, il y a de nombreuses descriptions dans lesquelles Loti rend picturalement l'inconsistance chromatique du désert, l'effacement des contours au crépuscule, le paysage matinal limpide ou légèrement embrumé,

les cités bleuâtres, couleur de tourterelle, ou roses, qui se profilent comme des rêves, dans le lointain, sur le ciel pur.

D'autre part, nous voulons démontrer le caractère de reportage de ce livre, écrit pendant la parfaite maturité de Loti. Alain Buisine nous rappelle le fait qu'avant de devenir écrivain, Pierre Loti a été reporter et dessinateur pour des périodiques parisiens. Dans sa carrière littéraire ultérieure, il a conservé cette écriture dépouillée de tout débordement rhétorique et de brillants tropes : « Alors que les écritures décadentes, s'extériorisant sans pudeur [...] compliquent et vicient le style pour mieux prouver et inscrire la nature vicieuse de l'écrivain, Loti s'en distingue radicalement par l'extrême discrétion de son style rentré, par son classicisme feutré qui n'élève jamais la voix » (Buisine 1988 : 143). Le texte lotien est à la fois journal de voyage et journal intime, ayant à l'origine le journal de bord, « modèle indépassable et sobre d'une écriture qui s'en tient strictement à ce qui est, en particulier au temps qu'il fait » (Buisine 1988 : 173).

Un côté essentiel du comportement de Loti (qui est mis au service de l'écriture-reportage) c'est son désir de « s'intégrer [...] dans la vie locale, être assimilé par le pays auquel il participe temporairement, redevenir contemporain d'un temps ancestral oublié par l'Occident » (Buisine 1988 : 213). Roland Barthes avait déjà signalé le désir de séjour de Loti, comme « mélange d'éternité et de précarité », parce que l'homme Loti cherchait un espace dans lequel « le sujet peut *plonger*, c'est-à-dire s'enfuir, se cacher, se glisser, s'intoxiquer, s'évanouir, disparaître, s'absenter, mourir à tout ce qui n'est pas son désir » (Barthes 1972 : 183). Mais en exposant, dans *Vers Ispahan*, ses efforts pour s'intégrer dans la vie locale, Loti se rend compte d'un grand écart entre sa mentalité d'Européen et celle des Persans, ce qui l'empêche de se fondre complètement dans cet espace et ce temps étrangers, qui semblent être ancrés dans le Moyen Age, par rapport à l'espace et au temps « modernes » de son pays d'origine.

L'analyse que nous allons développer dans les pages suivantes poursuivra les étapes du voyage entrepris par Pierre Loti à travers la Perse, afin de mettre en évidence, petit à petit, les aspects réels, saisis chronologiquement, de même que les lieux et paysages, frappants ou mirifiques, rendus dans le texte selon la vision impressionniste de l'écrivain. Un aspect particulièrement intéressant du livre nous a semblé la modestie avec laquelle l'écrivain ajoute aux descriptions ses connaissances d'histoire, de littérature et d'art, qui complètent sans ostentation les pages sur les choses vues.

Vers Ispahan n'est pas une fiction narrative, car l'auteur exprime ses idées et ses impressions sur la Perse à visage découvert, avec l'intention de communiquer aux lecteurs une expérience humaine authentique et des moments privilégiés d'émotion esthétique, ressentie d'une manière profondément subjective.

Ainsi, ce livre essentiellement descriptif, où les dialogues sont absents, ne semble pas destiné à quiconque ; les lecteurs auxquels il s'adresse sont des élus, non pas friands d'aventures inouïes ou de scènes mouvementées, mais plutôt des êtres imaginatifs et contemplatifs, capables de se délecter de détails de civilisation et de descriptions éblouissantes de lumière et de couleurs, violentes ou, au contraire, diaphanes, en demi-teintes, presqu'irréelles.

Cette intention de faire découvrir aux lecteurs les moments privilégiés, comme autant de récompenses pour les nombreuses étapes pénibles et dangereuses du voyage, est formulée par Loti dès les premières lignes du chapitre intitulé « Prélude » :

> Qui veut venir avec moi voir à Ispahan la saison des roses, prenne son parti de cheminer lentement à mes côtés, par étapes, ainsi qu'au Moyen Age.
> Qui veut venir avec moi voir à Ispahan la saison des roses, consente au danger des chevauchées par les sentiers mauvais où les bêtes tombent et à la promiscuité des caravansérails où l'on dort entassés dans une niche de terre battue, parmi les mouches et la vermine.

> Qui veut venir avec moi voir apparaître dans sa triste oasis [...] la vieille ville de ruines et de mystère, avec tous ses dômes bleus, tous ses minarets bleus d'un inaltérable émail ; qui veut venir avec moi voir Ispahan sous le beau ciel de mai, se prépare à de longues marches, au brûlant soleil, dans le vent âpre et froid des altitudes extrêmes, à travers ces plateaux d'Asie, les plus élevés et les plus vastes du monde, qui furent le berceau des humanités, mais sont devenus aujourd'hui des déserts. Nous passerons devant des fantômes de palais [...] ; qui veut me suivre, se résigne à beaucoup de jours passés dans les solitudes, dans la monotonie et les mirages... (Loti 1904 : 2-3)

Par des phrases ayant la gravité et la cadence religieuse des versets, ces deux pages préliminaires fixent tout le programme du livre : celui de raconter un voyage exceptionnel, mystérieux, semé de pièges et d'obstacles, dont le lent accomplissement offrira la récompense au seul voyageur (et au lecteur) persévérant, assoiffé de beauté, de grandeur artistique ou humaine et de vérités insoupçonnées jusque-là.

Le second chapitre, « En route », tranche d'une manière surprenante avec le précédent, car le style est celui d'un journal de bord (si familier à un officier de marine) avec des notations chronologiques, météorologiques et géographiques, destinées à ancrer solidement la narration et la description dans la réalité vécue, vérifiable. Nous apprenons ainsi que Loti et son serviteur français sont arrivés à Bender-Bouchir (un port d'Iran, sur le golfe Arabo-Persique) à bord d'un navire venant de Bombay, où sévissait la peste, ce qui leur a valu six jours de quarantaine sur un îlot marécageux, où ils ont souffert longuement, « accablés le jour par le soleil, couverts de taons et de mauvaises mouches ; la nuit en proie à d'innommables vermines, dont l'herbe était infestée » (Loti 1904 : 5). L'écrivain reconnaît que l'accueil sur la terre persane a été rude pour eux, y compris à Bender-Bouchir, « ville de tristesse et de mort [...], groupe de masures croulantes sous un ciel maudit » (Loti 1904 : 5). Mais, intrépide voyageur, il ne fait pas grand cas de ces désagréments et s'apprête à affronter ce pays inconnu.

Sur l'ordre du gouverneur de Bouchir, il obtient trois cavaliers d'escorte ; il traite ensuite avec un « tcharvadar » (chef de caravane), qui les mènera à dos de mules, à travers les sentiers tortueux et escarpés de la muraille Persique (*i.e.* la chaîne des montagnes Zagros) du sud vers le nord, en direction d'Ispahan, puis de Téhéran.

Tous les détails de l'expédition semblent être notés au jour le jour par Loti, comme ceux de l'aspect physique des trois soldats qui doivent lui servir de garde pendant la première nuit : « hauts bonnets noirs sur de fins visages ; longs cheveux et longues moustaches, grandes robes serrées à la taille et mancherons qui pendent comme des ailes » (Loti 1904 : 6).

La caravane de mules, attifées de clochettes et de grelots qui résonnent à chaque pas, s'engage dans des sentiers à travers le désert, dans une étape de nuit. Loti semble tout voir, tout enregistrer, avec une acuité visuelle, une avidité auditive et olfactive qui témoignent de son désir de connaître et de comprendre ce pays lointain, si sauvage, si différent du sien et de tout ce qu'il a vu jusque-là. La notation des dates s'échelonnera depuis le 17 avril jusqu'au 6 juin 1900, à travers tout le livre, pour fixer sans erreur le témoignage de cette expérience inouïe, de son trajet à travers la Perse inconnue et si difficilement accessible.

Sous la plume de Loti, le paysage nocturne devient tout-à-coup une description impressionniste, car les reflets de la lune sur le sable font varier les sensations visuelles : « Il y a maintenant des zones de sable rose, tracées avec une régularité bizarre ; sur le sol de vase séchée, elles font comme des zébrures, l'étendue du désert ressemble à une nappe de moire » (Loti 1904 : 8).

Mais ce paysage enchanté change un peu plus loin, prenant un aspect inquiétant, car à l'horizon apparaît « cette chaîne de montagnes en muraille droite, qui limite l'étouffante région d'en bas, qui est le rebord de la vraie Perse, de la Perse de Chiraz et d'Ispahan : là-haut,

à deux ou trois mille mètres au-dessus de ces plaines mortelles, est le but de notre voyage, le pays désiré, mais difficilement accessible, où nous finirons nos peines » (Loti 1904 : 9).

Dans le récit du trajet poursuivi dans ce pays inconnu, Loti met en évidence des aspects contrastants : tantôt la beauté calme du désert pendant la nuit, ou bien celle des prairies verdoyantes autour des oasis, parsemées de coquelicots et de pâquerettes, tantôt la beauté sauvage et effrayante de la montagne, comme en témoigne encore la citation suivante :

> L'heure de minuit nous trouve au pied même de cette chaîne Persique, effroyable à regarder d'en bas et de si près ; muraille droite, d'un brun noir, dont la lune accuse durement tous les plis, les trous, les cavernes, toute l'immobile et colossale tourmente. De ces amas de roches silencieuses et mortes, nous vient une plus lourde chaleur [...] qu'elles tirent du grand feu souterrain où les volcans s'alimentent, car elles sentent le soufre, la fournaise et l'enfer (Loti 1904 : 14-15).

Cette description de la chaîne Persique est en contrepoint de la précédente ; en quelques phrases, Loti nous fait sentir toute l'appréhension qui envahit le voyageur étranger dans ce pays farouche et hostile. La falaise Persique lui paraît menaçante, d'autant plus qu'il a l'intuition des richesses minérales remuées par le magma grondant aux entrailles de la terre ; mais il ne se laisse pas submerger par la peur, il garde son sang-froid et sa lucidité, autant que la capacité de jouir, en esthète, du spectacle grandiose.

Il convient de dire ici que Pierre Loti était un passionné des expéditions lointaines, et pour lui, un voyage pleinement réussi était celui qui le transportait dans un espace magiquement situé hors du monde connu, hors du temps et des endroits facilement localisables sur la carte. En quittant la France et les côtes de l'Europe, en multipliant aussi ses relations de voyage, Loti prouve qu'il était en quête

de l'Ailleurs, formé de lieux enchantés, mais aussi de lieux étranges, qui exerçaient sur lui une indicible attraction.

Dans une étude consacrée au thème du voyage chez Pierre Loti, Dolores Toma développe l'idée que les lieux inconnus, extrêmement envoûtants, pourraient être encadrés dans le prototype générique de l'Ailleurs, « qui peut avoir des référents très divers, allant des alentours proches jusqu'aux mondes autres, des référents géographiques ou fabuleux, multiples ou uniques [...]. Pour Loti, l'Ailleurs ne restera pas une utopie fascinante, il aura des visages, des dimensions réelles, des aspects charnels ; il ne sera pas délocalisé comme une apparence transcendante, mais concrètement localisé sur la carte du monde » (Toma 2008 : 40-41).

Mais ce qui est sûr, c'est le fait que pour Loti, l'Ailleurs, même s'il était un endroit réel, devait être imprégné d'étrangeté. Une autre description de la terrible falaise Persique, réalisée en couleurs violentes, nous donne une idée plus précise de l'attirance que les endroits étranges pouvaient exercer sur lui :

> On la dirait peinte à plaisir de nuances excessives et heurtées ; des jaunes orangés ou des jaunes verdâtres y alternent, par zébrures étranges, avec des bruns rouges, que le soleil couchant exagère jusqu'à l'impossible et l'effroyable ; dans les lointains ensuite, tout cela se fond, pour tourner au violet splendide couleur robe d'évêque. Comme la nuit dernière, il sent le soufre et la fournaise, ce colossal rempart de l'Iran ; on a l'impression qu'il est saturé de sels toxiques, de substances hostiles à la vie ; il prend des colorations de chose empoisonnée et il affecte des formes à faire peur [...]. De plus, il se détache sur un fond sinistre, car la moitié du ciel est noire, d'un noir de cataclysme et de déluge (Loti 1904 : 17-18).

C'est une description où, au-delà de la violence des couleurs, on perçoit aussi des références allusives à leur symbolisme, selon le code culturel européen : les jaunes orangés et verdâtres, en zébrures alternant avec des tons de brun rouge, font penser le lecteur au domaine du diabolique et des poisons ; ensuite, les couleurs tournant au violet et

les formes des rochers se détachant, effroyables, sur le ciel noir comme celui d'un cataclysme ou d'un déluge, elles font penser à certains épisodes terrifiants, fréquents dans la *Bible*. Aussitôt après la description de ce site à connotations infernales, l'écrivain émet des jugements très significatifs pour la conception européenne du voyage à son époque :

> Vraiment, quelqu'un n'ayant jamais quitté nos climats [...] n'échapperait point à l'angoisse de l'inconnu, au sentiment de n'être plus sur terre, ou à la terreur d'une fin de monde [...]. Tout homme dans son bon sens, ayant nos idées européennes sur les routes et les voyages, et à qui l'on montrerait cette petite troupe de chevaux et de mules entreprenant de s'accrocher, de grimper quand même au flanc vertical d'une telle montagne, croirait assister à quelque fantastique chevauchée vers le Brocken, pour le Sabbat (Loti 1904 : 18-20).

Dans cette citation, on reconnaît l'allusion de Loti à la nuit de Walpurgis, qu'il connaissait probablement grâce au *Faust* de Goethe : il s'agit de la nuit précédant la fête de sainte Walburge, le 1er mai ; en Allemagne, une légende assimilant des survivances païennes, en a fait une nuit de sabbat, pendant laquelle sorciers et sorcières se retrouvent sur le Brocken, dans le massif du Harz, pour accomplir des charmes et des maléfices.

Après avoir passé la nuit du 20 avril dans le caravansérail du village fortifié de Konor-Takté, au matin, Loti découvre, dans la chambre blanchie à la chaux, de petits lézards au plafond et d'autres qui se promènent tranquillement sur les couvertures ; au dehors, il y a des hirondelles « délirant de joie, comme celles de chez nous à la saison des nids », et dans le plateau pastoral où les villageois ont déjà commencé la moisson, il voit « toutes les fleurs de France subitement retrouvées à mille mètres d'altitude » (Loti 1904 : 22). Cela nous fait penser que Loti, à des milliers de kilomètres de son pays natal, trouve encore des ressources intérieures pour ne pas se sentir complètement dépaysé, déraciné et perdu. Tous les éléments

de la nature, flore, faune, relief et climat, concourent pour susciter en lui des analogies, des sensations du terroir ; en même temps, il garde une vive sensibilité face à la beauté du monde, devant des paysages édéniques ou terrifiants, ou devant la souffrance...

Le village de Konoridjé est encore un lieu enchanté, qui a gardé miraculeusement sa vie pastorale, douce et réconfortante, à l'encontre de celle de la « pauvre Inde profanée et pillée, en grande exploitation manufacturière, où sévit déjà l'affreuse contagion des usines et des ferrailles, où déjà le peuple des villes s'empresse et souffre, au coup de fouet de ces agités messieurs d'Occident » (Loti 1904 : 26). Dans cette phrase, Loti donne au lecteur toute la mesure de son hostilité face au progrès industriel européen, qui, à l'aube du XX^{e} siècle, visait à asservir impitoyablement ces peuples lointains, encore si attachés à leur culture ancestrale, comme suspendus à un âge depuis longtemps révolu en Europe.

Dans la petite ville de Kazeroun, les caravansérails prennent le nom de « jardins », car ce sont des enclos où l'on dort à la belle étoile, dans de merveilleux bocages d'orangers, qui exhalent un parfum d'une suavité exquise. C'est là que Loti remarque des détails de civilisation persane : les bouilleurs de thé, qui installent à l'ombre des orangers leurs samovars et préparent « les kalyans à long tuyau, qui sont les narghilés de la Perse et dont la fumée répand un parfum endormeur » (Loti 1904 : 29). C'est là qu'il voit de tout petits garçons qui portent déjà de longues robes comme les hommes et de hauts bonnets noirs, et aussi des femmes qui lui paraissent « de mystérieux fantômes en deuil », à cause du voile noir qui les recouvre de la tête aux pieds. Il se rappelle que jusque-là il n'a vu que des paysannes, qui vont à visage découvert, tandis que ces citadines, les premières dames élégantes rencontrées, respectent d'autres usages, incompris des Européens.

Après une autre étape de nuit par les sentiers escarpés de la montagne, la caravane de Loti arrive à Mayan-Kotal, une forteresse

perchée sur les cimes, offrant aux voyageurs un solide abri contre les brigands, entre ses grosses murailles. Ils y dorment tous dans la même chambre, les Européens avec leurs guides et leurs domestiques persans, à même le sol, dans une promiscuité complète. Loti ne semble pas effarouché par ces conditions misérables, c'est un rude marin qui s'est fait à tout, pendant ses longs voyages en mer et dans des contrées sauvages. Pourtant, le lendemain matin, il est frappé de stupeur en découvrant qu'ils ont dormi « dans un nid d'aigle », d'où le regard domine la terre. Après ces détails réalistes, Loti introduit une de ses descriptions impressionnistes, où l'on sent la perception subjective de l'homme habitué à contempler les phénomènes visuels de la pleine mer, en mouvement houleux, avec ses vagues en lame de couteau, menaçantes, sous la lumière incisive du soleil :

> Vus d'ensemble et de si haut, tous ces alignements de cimes, tranchantes et comme couchées par le vent, ont l'air de fuir dans la même direction, imitent une houle colossale soulevée sur un océan de pierre et cela simule si bien le mouvement, que l'on est dérouté par tant d'immobilité et de silence [...]. D'ailleurs, rien de vivant ne s'indique nulle part ; nulle trace humaine, aucune apparence de forêt ni de verdure ; les rochers sont seuls et souverains ; nous planons sur de la mort, mais de la mort lumineuse et splendide... (Loti 1904 : 34-35).

Dans cette citation, nous avons remarqué que Loti insiste sur la formidable capacité de la nature d'imiter, dans l'immobilité des rochers, une tempête en pleine mer, car les cimes figées simulent le mouvement des vagues soulevées, puis brisées par le vent. Et la description, si saisissante, de « toute cette tourmente de montagnes inclinées » (Loti 1904 : 34) est, à notre avis, une évocation discrète de la puissante toile de Courbet, *La Vague*, réalisée en 1866, ou bien du tableau *Les Rochers de Belle-Ile, la Côte sauvage*, que Monet peignit en 1886.

Pour continuer sa route vers Chiraz, Loti demande au chef de la forteresse les trois soldats d'escorte octroyés par le gouverneur de Bouchir ; puisqu'il n'y en a pas, il se contente de trois pâtres d'alentour, « figures sauvages, cheveux épars sur les épaules, types accomplis de brigands ; robes loqueteuses en vieilles étoffes d'un archaïsme adorable ; longs fusils à pierre où pend un jeu d'amulettes ; à la ceinture, tout un arsenal de coutelas » (Loti 1904 : 36). A notre avis, les portraits que Loti fait aux Persans qu'il rencontre sont très saisissants, par les détails précis qu'il surprend. Mais il ne déclare jamais son appréhension à voyager en compagnie de ces figures inquiétantes de brigands, qui ne le sont pas, en réalité ; il y a même, dans certains de ces portraits, une certaine gravité, qui suggère un comportement correct, courtois même, de sa part, envers ces gens farouches, qu'il serait imprudent de provoquer ou d'offenser.

Après une autre nuit passée au château-fort de Kham-Simiane, au fond d'une niche de terre battue, entourés de vermine et d'immondices qui jonchent le sol, les voyageurs repartent vers Chiraz, en plein jour, pour parcourir les douze lieues qui les en séparent. Comme il nous a habitués, après quelques phrases dans lesquelles il nous fait voir l'abri répugnant du caravansérail où il a dormi, Loti introduit une description édénique : celle de la plaine de Chiraz, « que jadis tant chantèrent les poètes, le pays de Saadi, le pays des roses », où il y a dans l'atmosphère « des limpidités que nous ne connaissons pas ; et au-dessus de l'éden de verdure, les grandes montagnes emprisonnantes se colorent [...] en des rouges de corail tout-à-fait étrangers aux paysages de nos climats » (Loti 1904 : 41).

Loti note tous les changements de décor, avec une infatigable précision, comme s'il voulait en rendre compte de la manière la plus réaliste possible. Pourtant, ces notations géographiques ou botaniques sont tout de suite complétées par des descriptions subjectives, qui donnent la mesure de son talent de coloriste et de paysagiste, influencé

par son regard d'artiste, capable de saisir les plus légères variations de tons, de nuances, de limpidités et de profondeurs.

Les premières impressions de Loti sur Chiraz ne sont pas des plus agréables, car, étant arrivé tard dans la soirée, il traverse les faubourgs silencieux, obscurs et oppressants de la ville ; tous les grands caravansérails étant occupés au complet, l'écrivain et sa caravane sont contraints de s'abriter dans un des plus pauvres. Alors, en proie à des sentiments confus, Loti note :

> Je suis à Chiraz ; et il y a un charme à répéter cela, un charme et aussi une petite angoisse, car enfin, cette ville, en même temps qu'elle reste un débris intact des vieux âges, elle est bien aussi au nombre des groupements humains les moins accessibles et les plus séparés ; on y éprouve encore cet effroi du dépaysement suprême... (Loti 1904 : 42)

Dans le passage cité, nous avons saisi un des rares aveux des sentiments contradictoires de Loti : son enchantement d'avoir atteint la Chiraz désirée, mais aussi son appréhension d'être prisonnier de cette ville si ancienne et si isolée du reste du monde, dont on ne peut s'échapper qu'en retraversant la muraille Persique vers le sud, ou en s'engageant dans l'inconnu vers le nord, vers Téhéran et la Mer Caspienne.

Les impressions de Loti sur Chiraz sont des plus diverses et des plus contrastantes : aux descriptions désespérantes des ruelles sombres, couvertes de voûtes, où coulent de petits ruisseaux immondes, où l'on circule comme dans un dédale souterrain, aux silhouettes sépulcrales des femmes voilées de noir, succèdent des descriptions vives et hautes en couleur, comme celle du grand bazar, aux vastes avenues droites, régulières, voûtées de coupoles rondes, où les marchands sont réunis par groupes de même métier, selon l'usage oriental. Loti est enchanté par les rues des tapis et des marteleurs de cuivre, par la vente des paquets de roses et de branches d'oranger fleuri. En parcourant le

bazar couvert de voûtes, il a la joie de découvrir « une place à air libre, éclairée par le beau soleil du soir, le seul coin de Chiraz peut-être où la vie soit extérieure et gaie sans mystère » (Loti 1904 : 48). De là, on peut voir, à distance, une mosquée dont l'immense portique est entièrement rose, sous son revêtement de vieil émail. Et sur cette place, il y a un petit café délabré et charmant, où les voyageurs étrangers sont vite entourés d'un cercle de Persans, courtois et discrets, « à l'air accueillant et doux, la figure fine, les yeux grands, le regard à la fois vif et rêveur » (Loti 1904 : 48).

Pendant son séjour à Chiraz, Loti est invité par le prévôt des marchands, Hadji-Abbas, à lui rendre visite dans sa maison. L'écrivain raconte le déroulement de cette visite, en présence de plusieurs invités, dans un décor oriental très ancien, où les couleurs, bleu, rose et or des ornements des murs et des meubles, ont la patine des années écoulées. La conversation, très polie, porte sur Istanbul, sur l'Europe, sur la politique impérialiste des Anglais, et Loti se rend compte de la naïveté, en même temps que de la profondeur des pensées de ces hommes, et de la distance énorme, culturellement parlant, qui les sépare des Européens.

En se promenant dans la ville de Chiraz, Loti aperçoit un admirable dôme bleu et vert, qu'il ne peut pas atteindre, car les couloirs obscurs qui semblent y conduire sont éboulés ou murés. Il en ressent de la frustration, qu'il exprime comme suit : « Ces mosquées, décidément, n'ont pas d'abords, tant elles sont enclavées dans les vieilles maisons en terre battue, dans les taupinières humaines ; on ne doit y arriver que par des détours sournois, connus des seuls initiés » (Loti 1904 : 52).

Pourtant, en sortant des murs d'enceinte de la ville, il est ému par le paysage de la vaste plaine de Chiraz, entourée de farouches montagnes, « comme si elle n'était que l'immense jardin d'un Persan jaloux » (Loti 1904 : 54). A cet endroit précis, la description lotienne évoque un tableau impressionniste, par des touches de vert frais,

complétant le gris nuancé de rose et de bleu tendre. Les remparts de la ville, les obélisques et les dômes des mosquées sont à peine esquissés, leurs silhouettes se fondant presque dans la transparence matinale d'un ciel pur :

> Le vert des foins et des blés, le vert tout frais des peupliers en rideau, tranchent çà et là sur les grisailles de la campagne ; mais on peut dire que ces grisailles, très douces, très nuancées de rose, dominent dans toute la région de Chiraz [...]. Au-dessus des vieux remparts presque en ruines, qui se reculent peu à peu derrière nous, de tout petits obélisques fuselés s'élèvent de distance en distance, revêtus d'émail bleu et vert ; et à mesure qu'on s'éloigne, les grands dômes des mosquées, émaillés aussi dans les mêmes couleurs, bleu et vert toujours, commencent d'apparaître et de monter au-dessus de la ville en terre grise. Dans le ciel pâle et pur, des nuages blancs s'étirent comme des queues de chats, en gardant des transparences de mousseline [...] ; et la lumière, le calme de cette matinée ont je ne sais quoi de tendre et de paradisiaque (Loti 1904 : 54).

Le lendemain, en compagnie d'un aimable Persan, Loti fait un tour sur les toits de la ville, sur une sorte de promenoir en plein air, recouvert d'herbe jaunie, parsemé d'immondices et même de carcasses d'animaux. Mais il a le plaisir de revoir les dômes des mosquées, « précieusement émaillés de bleu et de vert, qui semblent des joyaux émergeant de cet amas de boue séchée qui est la ville de Chiraz » (Loti 1904 : 57). Au-dessous de ce promenoir, on entend le bourdonnement d'une ruche humaine, car la vie de la ville se déroule, comme aux vieux âges, dans les ruelles obscures et voûtées. En s'approchant de la plus ancienne et de la plus vénérée mosquée de Chiraz, Loti découvre avec amertume qu'elle n'est plus qu'une ruine, car sous son luxe d'émail, elle s'écroule peu à peu, étant entourée par des maisons centenaires, abandonnées et aux trois quarts éboulées. Nous pensons que le lecteur européen contemporain est surpris par les contrastes que lui offre le livre de Loti sur la civilisation persane, entre la beauté de la campagne environnante

et la saleté qui règne dans la ville, même sur le promenoir des toits, ou bien entre la magnificence des mosquées et l'insouciance des Persans à les restaurer, afin de préserver leur patrimoine culturel, artistique et matériel, pour les générations à venir.

Les tombeaux des poètes persans, Saadi et Hafiz, sont encore des endroits pleins de grâce et de recueillement, que Loti admire en esthète. Surtout le parc funéraire où repose Hafiz, le grand poète du lyrisme personnel de la Perse du XIV[e] siècle, l'émeut profondément, comme en témoigne la citation suivante :

> ...le pays qui fut chanté par Hafiz resplendit, inchangeable, dans la lumière du matin. Entre les flèches sombres des cyprès d'alentour, et au-delà des champs de pavots blancs, des champs de pavots violets, qui mêlent leurs teintes en marbrures douces, dans le clair lointain, la ville de boue séchée déploie ses grisailles molles et roses, fait luire au soleil ses mosquées de faïence, ses dômes renflés comme des turbans et diaprés de bleus incomparables. Tout ce que l'on voit est idéalement oriental, ces jardins, ces kiosques d'émail [...]. Une odeur suave s'exhale des orangers et des roses ; l'heure a je ne sais quoi d'arrêté et d'immobile, le temps n'a plus l'air de fuir... Oh ! être venu là, avoir vu cela par un pareil matin ! On oublie tout ce qu'il a fallu endurer pendant le voyage, les grimpades nocturnes, les veilles, la poussière et la vermine ; on est payé de tout... (Loti 1904 : 61)

Ce sentiment de plénitude et d'enchantement est la récompense de tous les maux endurés jusque-là, et Loti ne manque pas de suggérer ses sensations visuelles et olfactives, délicates et fuyantes, par cette admirable description impressionniste, qui vaut pour une subtile évocation d'un paysage de Monet.

Le même jour (dimanche, le 29 avril), par une faveur spéciale, Loti est autorisé à pénétrer dans la cour de la mosquée de Kerim-Kahn. C'est une occasion inespérée pour lui de voir et de décrire le grand portique de cette mosquée : « toujours une gigantesque ogive, ouverte dans toute la hauteur d'un carré de maçonnerie [...], dont toute la surface unie est, du haut en bas, revêtue d'émaux admirables, diaprée, chamarrée comme

un merveilleux brocart » (Loti 1904 : 63). Lorsqu'il pénètre dans la cour sainte, il donne de larges aumônes aux mendiants qui y gisent au soleil, comme on le lui a recommandé. Il est émerveillé par l'art religieux persan, mais chagriné aussi par les dégâts visibles, causés par le temps. Pourtant, l'émotion esthétique triomphe, et la citation suivante nous révèle ce lieu enchanté, surpris à un moment privilégié :

> Ces mille dessins, si compliqués et pourtant si harmonieux, si reposants à voir, que les Persans reproduisent depuis des siècles pour leurs velours de laine ou de soie, ont été prodigués ici, sous l'inaltérable vernis des faïences [...]. On dirait que toutes les murailles du vaste enclos ont été tendues de tapis de Perse aux nuances changeantes. Et les lézardes profondes, qu'ont faites les tremblements de terre en secouant la vieille mosquée, simulent des déchirures dans les tissus précieux [...]. Ce soleil du soir, qui rayonne, déjà oblique et rougi, sous la profusion des émaux à reflets bleus, me fait tout-à-coup l'effet d'un très vieux soleil, au déclin de son âge incalculable ; et je goûte âprement le charme d'être à une heure exquise, dans un lieu lointain, mystérieux et interdit... (Loti 1904 : 64)

La visite que Loti rend au vizir de Chiraz est évoquée en une seule page, où l'écrivain insiste sur le décor merveilleusement oriental du palais, revêtu de faïences en panneaux, figurant des personnages et des buissons de roses ; il observe aussi les innombrables babouches qui traînent sur le pavage des vestibules, le salon voûté en stalactites de grotte, les tapis fins comme du velours et les divans de brocart rouge. On y sert le kalyan traditionnel, ici tout en or ciselé, en présence de courtisans qui assistent, silencieux, à cette entrevue, selon l'étiquette orientale. De sa conversation avec le vizir, Loti ne rend que l'essentiel : la révolte de celui-ci contre la domination et l'exploitation britannique en Inde, de même que son sentiment de regret sur l'effacement progressif de l'influence française dans le golfe Persique. Faudrait-il supposer que le voyage de Loti en Perse a eu aussi un but politique, au-delà du but géographique et économique déclaré ? Nous le pensons, quoique Loti se garde bien d'en parler. Il se contente de

noter, d'une manière plutôt neutre : « Et rien n'atteste plus péniblement pour moi notre décadence aux yeux des étrangers, que l'air de commisération avec lequel [le vizir] me demande : 'Avez-vous encore un consul à Mascate ?' » (Loti 1904 : 68).

Le lendemain, en quittant Chiraz, il tourne encore une fois son regard en arrière, comme pour fixer dans sa mémoire ce tableau enchanté, empreint de lumière changeante et de couleurs douces, qu'il rend dans son style impressionniste, où la vision subjective de l'artiste s'impose :

> Ses milliers de maisons de terre [...] se mêlent, s'étagent, se fondent en un groupe imprécis, d'une même nuance finement rosée, d'une même teinte couleur de matin. Et au-dessus de tout cela, les dômes des inapprochables mosquées resplendissent très nets, brillent au soleil comme des joyaux ; leurs faïences bleues, leurs faïences vertes – dont l'éclat ne s'imite plus de nos jours – sont à cette heure en pleine gloire ; avec leurs contours renflés, leurs silhouettes rondes, ils ressemblent à des œufs géants, les uns en turquoise vive, les autres en turquoise mourante, qui seraient posés sur je ne sais quoi de chimérique, sur on ne sait quelle ébauche de grande cité, moulée dans une argile couleur tourterelle... (Loti 1904 : 70)

Nous pensons que par des descriptions comme celles-ci, sans le déclarer ouvertement, Loti rend sensible à ses lecteurs l'influence qu'ont eue sur lui les peintres de la génération de 1860-1875, tels Manet, Monet, Pissarro, Cézanne, Renoir, Sisley et Berthe Morisot, maîtres incontestables de la suggestion des plus délicates sensations de la vue, dans des toiles où les contours des objets s'estompent, pour ne laisser subsister que des *impressions* saisies en plein air, où les couleurs, quelquefois vives, le plus souvent en teintes douces et claires, changent selon les variations de la lumière.

La petite caravane dont fait partie Loti continue sa route vers Ispahan, mais s'arrête tout de même pour visiter les palais de Darius et de Xerxès. En intellectuel européen pré-informé sur ce qu'il va voir,

Loti explique aux lecteurs que « depuis plus de deux mille ans, depuis que le passage des armées du Macédonien en a révélé l'existence aux nations occidentales, cela porte un nom qui est devenu à lui seul imposant et évocateur : Persépolis » (Loti 1904 : 73). Il ne fait pas parade de ses connaissances historiques, il évoque tout simplement ces ruines grandioses, en s'interrogeant sur le mystère qui enveloppe la destruction des magnifiques palais, sur les raisons des hommes à délaisser un pays si fertile et si beau.

Loti est profondément ému par les ruines des palais des rois d'Assyrie, où il est accueilli, dès l'entrée, par deux géants dont l'aspect a hanté son imagination depuis l'enfance : « corps de taureau ailé et tête d'homme à longue barbe frisée, sous une tiare de roi mage » (Loti 1904 : 76).

En reliant l'image des deux géants ailés aux informations qu'il a reçues, pendant ses années de collège, sur la magnificence de Ninive et de Babylone, Pierre Loti donne la preuve de son éducation occidentale. Il s'agit de deux grandes statues, posées en vedette par la volonté de Xerxès, à l'entrée des immenses salles bordées d'une profusion de colonnes, aujourd'hui détruites et jonchant le sol de leurs fuseaux brisés. A l'approche des salles où trônait jadis le roi Darius, Loti est impressionné par les innombrables bas-reliefs, taillés en une sorte de silex de couleur grise, qui datent de plus de deux mille ans :

> Ces quartiers abondent en admirables grands bas-reliefs, d'une conservation stupéfiante. Les personnages ont gardé sur leurs robes assyriennes ou sur leurs chevelures soigneusement calamistrées, le luisant des marbres neufs ; les uns se tiennent assis, dans des attitudes de dignité impérative, d'autres tirent à l'arc ou luttent avec des monstres. Ils sont de taille humaine, le profil régulier et le visage noble. On en voit partout, sur des pans de muraille qui semblent aujourd'hui plantés sans ordre [...] ; et cette couleur de la pierre, toujours ce même gris sombre, donne quelque chose de funèbre à leur compagnie (Loti 1904 : 79).

Loti est profondément attristé par les vestiges de Persépolis, la cité détruite par « la horde macédonienne » (Loti 1904 : 82). Dans une sorte de vision, il perçoit « la splendeur de ces palais, l'éclat des émaux, des ors et des tapis de pourpre, le faste de ces inimaginables salles » (Loti 1904 : 83). Il se rappelle alors un passage de Plutarque, étudié pendant ses années de collège, un passage évoquant une nuit d'orgie, pendant laquelle le Macédonien (Alexandre le Grand), satisfaisant un caprice de la belle courtisane Thaïs, s'est levé, une torche à la main, pour « commettre l'irrémédiable sacrilège, allumer l'incendie, faire un feu de joie de la demeure des Achéménides » (Loti 1904 : 83). Devant les yeux de Loti, « agrandis par ce sortilège d'évocation », se déroule alors la scène terrifiante : « ...les immenses cris d'ivresse et d'horreur, la flambée soudaine des charpentes de cèdre, le crépitement des émaux sur la muraille et la déroute enfin des gigantesques colonnes, se renversant les unes sur les autres... » (Loti 1904 : 83).

Pour raconter la suite de son voyage vers Ispahan, Loti fait alterner les surprises de la route avec les étapes de marche monotone ; par exemple, il décrit une tribu de nomades, gens de mauvais renom, en train de changer de pâturage. Un détail réaliste et amusant retient alors l'attention de l'écrivain : dans un même panier, sur le dos d'une mule, il aperçoit un bébé et un ânon, jolis tous les deux, avec leurs yeux candides et étonnés. Plus loin, dans le village de Dehbid, il voit quelques petites filles d'une douzaine d'années, en train de danser en rond et il plaint leur sort : « petites beautés persanes que l'on voilera bientôt, petites fleurs d'oasis destinées à se faner dans ce village perdu » (Loti 1904 : 96).

Dans la ville de Koumichah, à près de deux mille mètres d'altitude, Loti aura l'occasion d'assister à une grande solennité religieuse des Persans : la commémoration du martyre de leur Khalife, Ali, et de ses deux fils, Hassan et Hussein. Pour bien se pénétrer de l'atmosphère de cette cérémonie, Loti se fait conduire à la mosquée par deux hommes, à prix d'or. Après avoir parcouru le dédale sinistre des rues persanes,

formées de « montées, descentes, puits sans margelle, précipices et oubliettes » (Loti 1904 : 102), ils rencontrent des hommes qui sortent de la grande mosquée où la cérémonie de deuil va bientôt finir. Ces hommes s'avancent en masse compacte, la tête renversée en arrière, ne regardant rien, mais ayant un air de fanatisme. Loti est troublé par ce qu'il voit : « Toutes les mains droites [...] frappent à grands coups les poitrines sanglantes [...]. Ils sentent la sueur et le fauve ; ils passent d'un élan irrésistible et aveugle, comme la poussée de la houle » (Loti 1904 : 102).

Dans la grande cour de la mosquée, où il entre furtivement avec ses deux guides, il y a deux ou trois mille hommes, pressés les uns contre les autres et criant « Hassan ! Hussein ! » Et chaque fois que le muezzin prononce le nom du prophète de l'Iran, « un cri plus profond s'échappe de toutes les gorges et des poings cruels s'abattent sur toutes les poitrines » (Loti 1904 : 103), comme si les fidèles voulaient subir, eux aussi, dans leur chair, le martyre de leur prophète. En spectateur européen, Loti est choqué par ces manifestations des croyants, mais il tâche de passer inaperçu et garde envers eux une attitude neutre.

Le samedi, 12 mai, Loti et sa caravane se remettent en marche pour atteindre Ispahan, « la ville bleue, cette ville de turquoise et de lapis [qui], dans la lumière du matin, s'annonce invraisemblable et charmante autant qu'un vieux conte oriental » (Loti 1904 : 109). Loti avait déjà vu quelques images d'Ispahan, mais la réalité surpasse ses attentes, l'émerveillement du voyageur est complet devant ces splendeurs féeriques :

> ... minarets sveltes et tournés comme des fuseaux, dômes tout ronds, ou dômes renflés comme des turbans terminés en pointe [...], tout cela brille, étincelle dans des tons bleus, si puissants et si rares que l'on songe à des pierres fines, à des palais de saphir [...]. Et au loin, une ceinture de montagnes neigeuses enveloppe et défend toute cette haute oasis, aujourd'hui délaissée, qui fut en son temps un des centres de la magnificence et du luxe de la Terre (Loti 1904 : 109).

Dans le passage cité, on peut déjà deviner pourquoi Loti a choisi Ispahan pour l'inscrire au titre de son livre et comme terme de son voyage de découverte d'un espace culturel inconnu : c'est justement pour sa magnificence et son prestige passés, pour son accès difficile, pour son isolement aussi, qui lui ont permis de préserver jusqu'au XX^{e} siècle son allure ancienne et magique, de conte des *Mille et une nuits*, comme si elle était suspendue hors du temps réel...

Mais avant de pénétrer dans la vraie Ispahan, Loti et sa caravane doivent se frayer un passage à travers Djoulfa, « le faubourg arménien, le faubourg profane où les étrangers de l'Islam ont le droit d'habiter » (Loti 1904 : 110). Puisque Loti et son serviteur français sont des chrétiens, on les presse de rester à Djoulfa, mais l'écrivain s'y oppose, car, dit-il « moi, je tiens à habiter la belle ville bleue ; je suis venu exprès » (Loti 1904 : 111). Cela en dit long sur sa fascination pour l'Orient et pour cette ville imaginée et rêvée... Les voyageurs accèdent alors à la ville par un pont magnifique, qui date du règne de Chah-Abbas, un pont formé de « deux séries superposées d'arcades ogivales, en briques grises, rehaussées d'émail bleu » (Loti 1904 : 111).

L'écrivain nous offre aussi des détails de civilisation persane, qui l'ont surpris par le contraste des couleurs : toutes les « dames-fantômes » portent un bouquet de roses à la main, car on en trouve partout, dans les étalages des marchands de sucreries et même entre les mains des mendiants ; les abords de la ville, d'une nature si pure et si poétique, sont aussi en contraste avec le labyrinthe de ruelles désertes, sombres, jonchées d'immondices et de parcelles de mosaïque bleue, détachées des cadres finement émaillés des portes donnant accès aux maisons.

Loti n'arrive pas à se faire héberger dans la ville d'Ispahan, à cause du fait qu'il est Européen, donc chrétien... Il se trouve alors réduit à demander l'hospitalité au seul Européen habitant Ispahan, le consul général de Russie. Dans la maison de celui-ci, Loti goûte des

moments délicieux de repos, de conversation dans sa langue natale, tout en admirant, dans le jardin, « la pleine magnificence de ce printemps de la Perse, qui est si éphémère avant l'été torride [...], la folle exaltation de cette saison des roses à Ispahan, qui se hâte d'épuiser toutes les sèves, de donner en quelques jours toutes les fleurs et tout le parfum » (Loti 1904 : 118).

Ces lignes, écrites avec une telle émotion, témoignent du fait que Loti pense être tombé dans Ispahan à un moment privilégié de ce climat excessif, mais aussi de son sentiment de soulagement, d'avoir accompli la partie la plus difficile du voyage, dans la Perse des déserts, car Ispahan avait déjà, à l'aube du XX^{e} siècle, des voies de communication praticables vers le nord, vers Téhéran et la Mer Caspienne.

Pendant sa première sortie en ville, Loti a visité la place Impériale Meidan Chah, qui avait déjà émerveillé, au XVII^{e} siècle, les premiers Européens qui y avaient été admis. Il la décrit dans les lignes suivantes, sous l'empire de l'émotion que suscite en lui son immensité :

> C'est un parfait rectangle, bordé d'édifices réguliers, et si vastes que les caravanes [...], tout ce qui la traverse en ce moment, sous le beau soleil et le ciel incomparable, y semble perdu ; les longues nefs droites des bazars en forment essentiellement les quatre côtés, avec leurs deux étages de colossales ogives murées, d'un gris rose, qui se suivent en séries tristes (Loti 1904 : 119).

Sur cette place, Loti découvre des monuments étranges et superbes, émaillés du sommet à la base : la mosquée Impériale Masjed Chah, « entièrement en bleu lapis et bleu turquoise », le palais du Chah-Abbas, orné d'une « svelte colonnade, en vieux style d'Assyrie », la mosquée du Vendredi (nommée la Masjed Djummah), à coupoles d'émail jaune, « l'une des plus anciennes et des plus saintes de l'Iran » (Loti 1904 : 119).

En parlant des grandioses monuments d'Ispahan, Loti ne peut s'empêcher de déplorer le déclin de cette civilisation, florissante au

temps du grand empereur Chah-Abbas, autant que le délabrement actuel de tous ces édifices, jadis splendides : « Tous les minarets des mosquées, tous les dômes sont à moitié dépouillés de leurs patientes mosaïques de faïence et semblent rongés d'une lèpre grise » (Loti 1904 : 120). Le jugement critique d'un occidental cultivé et amoureux de l'art affleure dans ces phrases, à propos de l'indolence des Persans, qui laissent se dégrader leurs monuments si précieux ; Loti arrive même à penser que cette place, unique au monde, ancienne de plus de trois cents ans, ne verra pas finir le XX^{e} siècle.

A propos des temps anciens de la Perse, du fait que le prince Chah-Abbas I^{er} le Grand avait établi sa capitale à Ispahan vers 1589, Loti donne des renseignements qui attestent ses connaissances sur ce pays, sa documentation préalable, autant que l'intérêt qu'il conçoit pour l'art persan. C'est ainsi qu'il déclare, sur un ton hautement admiratif :

> A une époque où, même en Occident, nous en étions encore aux places étroites et aux ruelles contournées, un siècle avant que fussent conçues les orgueilleuses perspectives de Versailles, cet Oriental avait rêvé et créé des symétries grandioses, des déploiements d'avenues que personne après lui n'a su égaler (Loti 1904 : 121).

En contraste frappant avec la grandeur de la place Impériale, les bazars d'Ispahan sont, comme ceux de Chiraz, encombrés de monde et de marchandises, dans une agréable fraîcheur de souterrain. Les places où les rues des bazars se croisent, sont recouvertes d'une large coupole et ornées d'une fontaine, d'un bassin de marbre où « trempent les gerbes des marchands de roses et où viennent boire les gens, les ânes, les chameaux et les chiens » (Loti 1904 : 123). Dans ces lignes, notre attention a été retenue par ce curieux mélange de civilisation citadine et de primitivisme : l'eau de ces fontaines est destinée à assouvir la soif de tous les êtres, hommes et bêtes, dans une indistinction qui ne manque pas de surprendre un lecteur du XXI^{e} siècle. La spécificité du

reportage, qui est de montrer franchement les réalités vues, délicates ou toutes crues, se fait jour dans ces pages, consacrées à la ville d'Ispahan. La description « objective » de cette fontaine dispense Loti de faire des commentaires que l'on pourrait considérer comme dédaigneux ou malveillants ; néanmoins, le fait de l'avoir placée juste après la description admirative de la place Impériale nous a fait penser à une intention précise de l'écrivain : celle d'accentuer les contrastes qu'il a saisis dans la civilisation persane.

Contrairement aux bazars des selliers et des marteleurs de cuivre, étincelants et bruyants, le bazar des bijoutiers est, selon Loti, presque désert : de vieux marchands, accroupis dans des niches sombres, attendent des clients qui ne viennent guère troubler leur rêve d'ancienne splendeur. D'ailleurs, nous dit-il, une immense partie de la ville a cessé de vivre, depuis l'invasion afghane de 1722 et depuis les horreurs du grand siège de ses murs, par le sultan Mahmoud. Loti renseigne le lecteur sur l'histoire mouvementée de la Perse, car après l'éphémère domination afghane, le pays a été livré à des guerres dévastatrices entre des dynasties rivales, dont celle fondée par Karim-Khan (1749-1779), qui fit déclarer Ispahan déchue comme capitale, pour élever Chiraz à cet honneur.

Au crépuscule, le voyageur doit être rentré à son gîte, car, selon le témoignage de Loti, la vieille capitale de Chah-Abbas n'a pas de vie nocturne, les quartiers de la ville étant fermés par de vieilles portes bardées de fer. Nous comprenons, cependant, pourquoi Loti a été si impressionné : sous l'influence du grand prince Chah-Abbas I^{er}, qui régna de 1587 à 1629, la ville d'Ispahan atteignait le maximum de sa gloire. Des travaux de voirie moderne ont été commandés par le prince, suivis d'un vaste plan d'urbanisme et d'embellissement, ce qui en a fait une des plus brillantes capitales du monde. Un exemple en ce sens est l'avenue Tscharbag, que Loti trouve semblable aux Champs-Elysées de Paris ; il prolonge ensuite sa pensée par une

comparaison entre la civilisation française et la civilisation persane de la dynastie des Safavides :

> A l'époque où resplendissait chez nous la cour du Roi-Soleil, la cour des Chahs de Perse était sa seule rivale en magnificence ; Ispahan, près d'être investie par les barbares de l'Est, atteignait l'apogée de son luxe, de ses raffinements et de sa parure, et le Tscharbag était un rendez-vous d'élégances telles que Versailles même n'en dut connaître. Aux heures de parade, les belles voilées envahissaient les balcons des palais, pour regarder les seigneurs caracoler sur les dalles blanches, entre les deux haies de rosiers arborescents qui longeaient l'avenue » (Loti 1904 : 126).

Mais aussitôt après avoir décrit cette avenue majestueuse, qui semble évoquer un conte oriental, Loti avoue son sentiment d'amertume, à la vue de son état actuel de décadence :

> Le Tscharbag, tel qu'il m'apparaît au soleil de ce matin de mai, est d'une indicible mélancolie, voie de communication presque abandonnée entre ces deux amas de ruines, Ispahan et Djoulfa [...]. Entre qui veut dans les quelques palais restés debout, dont les plafonds délicats tombent en poussière et où les Afghans, par fanatisme, ont brisé dès leur arrivée le visage de toutes les belles dames peintes sur les panneaux de faïence (Loti 1904 : 127).

Pendant son séjour à Ispahan, Loti tâche de s'intégrer, de se faire accepter par la population locale, comme il l'a déjà fait à Chiraz. Il prend place sur une banquette, devant l'étalage d'un marchand de thé, près de la place Impériale, où il est servi d'une tasse de thé et d'un kalyan. La vétusté, le délabrement des palais, des mosquées et des autres édifices de la ville d'Ispahan n'ont pas réussi à éteindre la fascination que cette cité ancienne exerçait sur lui, bien avant son arrivée dans ces lieux. Il a encore, il faut le dire, un sentiment de frustration, celui de ne pas avoir vu de visage de femme. Il connaît le statut des femmes musulmanes, le code très strict qui régit leur conduite, et ne le met pas

en discussion. Mais son amertume se dissipe un peu et il est récompensé de sa patience, car au retour d'une promenade aux environs de la ville, une femme vient au-devant de lui : elle est toute noire, dans son voile de deuil, avec un masque blanc devant les yeux. Mais le masque se détache et tombe, lui révélant la figure d'une jeune beauté de vingt ans... Moitié confuse, moitié amusée de sa mésaventure, elle lui adresse tout de même un gentil sourire, avant de rattacher, bien vite, son loup blanc.

A la fin de cet article, une conclusion s'impose. Dans *Vers Ispahan*, Pierre Loti raconte les étapes de son voyage et décrit d'innombrables endroits, dont certains le déçoivent, tandis que d'autres l'envoûtent ou le dépaysent plus que jamais.

Dans son récit de voyage, en décrivant une multitude d'endroits, tantôt mirifiques, tantôt inquiétants ou repoussants, Loti apporte sa note personnelle. Il est non seulement en quête de lieux enchantés et de sensations de plénitude, mais aussi quêteur d'authenticité, voulant rendre compte, pour ses lecteurs, des réalités sociales et culturelles du pays qu'il a eu la chance de parcourir. En cela, son livre sur la Perse est un reportage au sens moderne du terme.

A notre avis, l'alternance de la narration des expériences réellement vécues par Loti en compagnie des Persans, avec la description de lieux enchantés, vus à des moments privilégiés, ou de lieux lugubres ou navrants, mime très bien l'imprévu du voyage, les surprises qui peuvent advenir au jour le jour.

Mais cette technique narrative, du rythme libre dans les séquences enchaînées, peut aussi bien dissimuler une technique descriptive spécifique à l'écriture de Pierre Loti : celle de découper l'espace traversé en petites parcelles, en alvéoles isolées les unes des autres par « des seuils d'entrée, intensément vécue à chaque fois » (Toma 2008 : 52). C'est ainsi qu'à la description poétique du désert, au clair de lune, succède la description inquiétante de la farouche muraille Persique ; c'est également ainsi qu'à la description d'un misérable caravansérail

succède celle des champs de blé, d'orge ou de pavots blancs et violets, d'un ciel pur, sillonné par le vol joyeux des hirondelles.

En alliant les deux techniques – celle du rythme libre dans la narration des étapes du voyage et celle du découpage de l'espace en petites parcelles, dignes d'être décrites – Loti a réussi à créer une œuvre où le reportage, friand d'actualité, de choses vues, d'aventures concrètement vécues, se superpose à la vision impressionniste, qui lui était si personnelle.

Ainsi, nous pensons que *Vers Ispahan* est un reportage empreint de bonne foi et de faits vrais, mais qui donne en même temps accès à la sensibilité particulière de l'artiste Pierre Loti, à son niveau culturel, à ses dons picturaux et à sa quête inlassable de lieux magiques, intemporels, ou comme suspendus dans des âges depuis longtemps révolus.

Résumé

Ecriture-reportage et vision impressionniste dans *Vers Ispahan*, de Pierre Loti

Cet article met en évidence la manière dont Pierre Loti, à l'aube du XX^{e} siècle, fait connaître aux lecteurs européens un pays inconnu : la Perse, si lointaine sur le plan géographique et culturel. Le livre de Loti, *Vers Ispahan*, témoigne tant du talent de reporter de l'écrivain ci-nommé que de ses dons picturaux, car il réalise des descriptions inoubliables, selon sa sensibilité toute impressionniste.

Mots-clés : Perse, Chiraz, Ispahan, reportage, description impressionniste

Abstract

Report-Writing and Impressionistic Vision in Pierre Loti's *Towards Isfahan*

This article emphasizes Pierre Loti's manner of revealing, in the beginning of the 20th century, to the European readers, an unknown country. The text emphasizes Pierre Loti's manner of revealing an unknown country to European readers at the beginning of the 20th century. It is Peris, so distant on geographic and cultural level. Loti's book, *Towards Isfahan*, proves both his skill in report writing and his painting talent as he creates unforgettable descriptions following his truly impressionist sensibility.
Keywords: Persia, Shiraz, Isfahan, report, impressionistic description

Références bibliographiques

BARTHES Roland, 1972, *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris : Seuil.

BUISINE Alain, 1988, *Tombeau de Loti*, Paris : Diffusion Aux Amateurs De Livres.

CASSOU Jean, 1984, Impressionnisme, (in :) *Encyclopaedia universalis*, corpus 9, Paris, France S.A.

LOTI Pierre, 1904, *Vers Ispahan*, Bibebook, https://www.bibebook.com.

QUELLA-VILLEGER Alain, 1998, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Bordeaux : Aubéron.

TOMA Dolores, 2008, *Pierre Loti. Le voyage, entre la féerie et le néant*, Paris : L'Harmattan.

Le présent volume constitue la deuxième partie d'un cycle de publications intitulé dans son ensemble « Pensées orientale et occidentale : influences et complémentarité », initié en 2012 par l'Institut de Philologie Romane de l'Université Jagellonne de Cracovie. Le livre que nous avons le plaisir de présenter au lecteur a pour but de continuer, mais aussi de compléter et d'enrichir la publication initiale, en y ajoutant de nouveaux thèmes, interprétations, méthodes de recherche et perspectives critiques par rapport à l'idée directrice exprimée dans le titre, qui reste inchangée.

Nous espérons que la présente publication servira dans son ensemble à consolider les points communs et les pistes de recherches entre nos cultures – romane et slave d'un côté, arabe et levantine de l'autre –, en montrant que l'enrichissement mutuel entre l'Orient et l'Occident est une inépuisable source d'inspiration que les chercheurs ne cessent d'approfondir.

WYDAWNICTWO
KSIĘGARNIA AKADEMICKA

https://akademicka.pl

ISBN 978-83-8138-394-3